

L'ÉPISE DE L'ÎLE AUX AMOURS DANS *LES LUSIADES*, DE CAMOËNS, OU L'APOTHÉOSE DE VASCO DE GAMA

Héros de l'épopée maritime portugaise, Vasco de Gama (1469-1524) est au centre de l'œuvre que Camoëns (1525-1580) a écrite à la gloire de celle-ci. L'exploit qui a rendu célèbre le grand navigateur – la découverte, en 1498, de la route maritime des Indes – constitue l'épine dorsale des *Lusiades* (1572), poème épique en dix chants. Histoire et légende s'y mêlent, et deviendront un réservoir où la mémoire collective nationale puisera désormais.

Vasco de Gama, personnalité hors du commun, y est élevé au rang de symbole suprême de cet effort de dévoilement du monde dont les Portugais sont, à juste titre, si fiers. Dans le pur style de l'épopée classique, son aventure à travers les mers lointaines bénéficie du soutien, mais subit aussi l'opposition, des dieux de l'Olympe. Le merveilleux païen se mêle ainsi à la fiction poétique pour consacrer les actes héroïques des Portugais, et de Gama en particulier. Élué des dieux, la nation lusitanienne se voit haussée au niveau de celles ayant fondé de grands empires. Découvreur des arcanes de la nature, Gama est élevé, lui, à la condition de demi-dieu, après être descendu dans les profondeurs de l'inconnu. Protégé par Vénus contre les mauvaises intentions de Bacchus, qui le considère comme un rival, puisqu'il a lui-même conquis les Indes, elle lui concèdera le prix de sa vaillance. Cependant, et suivant en cela Évhémère (III^{ème} s. av. J.-C.), Camoëns prend soin de préciser qu'hommes et dieux sont de la même nature, ces derniers n'étant que de « simples humains que leur génie et leur vaillance ont divinisés » (IX, 91).¹

Il semble ainsi naturel que Gama, sur le chemin de retour des Indes, s'unisse à Téthys sur cette Île aux Amours qui est une véritable allégorie de la gloire (« Car les belles Nymphes de l'Océan, et Téthys, et l'île divine que je viens de décrire, ne sont pas autre chose que les honneurs raffinés qui font la vie sublime. Ces marques glorieuses, les triomphes, la palme et le laurier dont on orne les fronts, la gloire et l'admiration, tels sont les délices que cette île procure », IX, 89).² Il accède ainsi à l'immortalité sur cette île Fortunée où l'amour a tous les

¹ Je citerai ainsi *Les Lusiades*, de Camoëns (numéro du chant, suivi de celui de la strophe), tout en m'inspirant de la traduction de Roger BISMUT, publiée en édition bilingue, en 2001, par Robert Laffont, mais en la modifiant lorsque cela m'a semblé nécessaire. L'épisode de *l'Île aux Amours* commence à la strophe 18 du chant IX et va jusqu'à la strophe 143 du chant X.

² « Que as Ninfas do Oceano, tão formosas, / Tétis e a Ilha angélica pintada, / Outra cousa não é que as deleitosas / Honras que a vida fazem sublimada. / Aquelas preminências gloriosas, / Os triunfos, a fronte coroada / De palma e louro, a glória e maravilha, / Estes são os deleites desta ilha » (*Ibid.*, p. 384).

droits, où le désir sensuel se libère, ouvrant la voie à la connaissance suprême, celle de la « machine du monde ».

La présence de ce merveilleux païen dans le poème a dû faire sursauter les censeurs de l’Inquisition. Mais, par bonheur, le dominicain Bartolomeu Ferreira a considéré qu’il s’agissait là d’ornements poétiques qui ne mettaient pas en péril « notre sainte foi ».³ Merveilleux chrétien et païen cohabitent donc dans ce long poème au point de présenter des interférences pour le moins curieuses, comme la présentation (II, 11) d’un tableau ayant pour thème la Pentecôte par un Bacchus rusé qui tente de perdre les Portugais ; où bien l’invocation de la Providence par Gama, qui reçoit une réponse de Vénus – sans parler de la bizarrerie que constitue le récit du miracle de saint Thomas par Téthys (X, 110-116)... La prééminence de la foi n’est pourtant pas mise en cause par Camoës, foi et empire restant inséparables dans la perspective camonienne⁴ ; mais elle n’est pas exclusive de l’idée selon laquelle le héros peut, de par ses faits exceptionnels, s’élever au-dessus de la condition humaine, sans attendre le salut chrétien après la mort.

Personnage à la fois réel et symbolique, Vasco de Gama est donc le héros immortalisé pour ses hauts faits, dont on cache la cruauté attestée historiquement, et qui représente en même temps le peuple portugais, peuple de découvreurs dont le grand capitaine est une métonymie. Il faut par ailleurs se rappeler que le culte du héros était très présent dans la société portugaise de la Renaissance, et n’était certainement pas étranger à la dynamique qui a présidé à l’entreprise portugaise des Découvertes.

Le monde essentiellement masculin, à la fois humain et divin, qui est celui de ces entreprises héroïques, reçoit cependant l’influence, déclarée ou secrète, d’entités féminines qui, elles aussi, possèdent cette double qualité. Néanmoins, c’est au monde des divinités païennes que revient le vrai pouvoir, celui de changer le cours des événements. L’île divine où ces deux dimensions se trouvent, s’unissent, naît de la volonté d’une déesse, Vénus ; la cérémonie rituelle d’union des deux mondes se fait sur cet espace intermédiaire grâce aux bons offices de la déesse Téthys. Cette dernière n’est point seulement un objet de désir sensuel, mais un moyen d’accéder à la connaissance, qu’elle détient de par sa condition divine. En effet, après la connaissance acquise à travers les sens, celle de la mer inconnue, mais aussi celle de sa

³ Texte faisant partie de l’édition de 1572 et repris par Georges Le Gentil in *Camões – L’œuvre épique et lyrique*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 47, 48.

représentation imaginaire, à travers Téthys, Vasco de Gama accède à une autre, que seule l'imagination créatrice peut conférer.

Tel Ulysse, il reviendra, après cette expérience initiatique, au monde des humains, et peut-être à une Pénélope qui ne pourra le protéger des jalousies et autres mesquineries qui assaillent inévitablement ceux que les dieux ont singularisé.

En effet, la connaissance du Paradis sur cette île hors du temps et de l'espace ne peut être que brève, mais elle produit une véritable métamorphose chez celui ayant vécu une telle expérience. C'est l'Amour dans toute sa plénitude qui va ouvrir le regard du navigateur : « Ainsi apprivoisées par leurs chers nautoniers, les gracieuses Nymphes les parent d'une profusion de belles guirlandes de lauriers, d'or et de fleurs. Comme des épouses, elles leur donnaient leurs blanches mains. Et l'on échangeait des formules consacrées, on se promettait, dans la vie et dans la mort, une éternelle union d'honneur et de félicité » (IX, 84).⁵ Lui et ses compagnons s'unissent ainsi à ces nymphes au cours d'un véritable mariage mystique : les idées de pureté, le mot épouses, les formules et promesses échangées, le lien éternel que celles-ci établissent, indiquent en effet un rituel qui a bien peu à voir avec une sorte de repos du guerrier pur et simple. L'amour est ici rachat de la condition humaine et de la nature où elle s'insère – c'est d'ailleurs le matin que les marins découvrent l'île envoyée par Vénus, comme si cette rencontre marquait une renaissance, un matin du monde. La description de l'île correspond, bien évidemment, aux images en cours du Paradis terrestre, traditionnellement placé sur une île. Il s'agit d'un *locus amoenus*, un espace mythique, sacré, qui culmine dans la montagne où a lieu la transfiguration du héros, lorsque Téthys lui dévoile la « machine du monde » et l'avenir du Portugal, un avenir marqué par l'évangélisation des terres nouvellement découvertes (« pour du monde à Dieu donner la plus grande part », I, 6).⁶

Partant d'un *topos* très présent dans la littérature médiévale, tout comme dans celle de son temps, celui de l'arrivée sur une île qui est un Paradis d'Amour, Camoëns le dépasse, l'enrichit d'un sens autre. Nous sommes, comme de bien entendu, dans le royaume de l'amour archétypal, parfait, qui ne souffre pas la comparaison et n'est pas en compétition avec les amours terrestres, souvent « indignes » (IX, 35). L'amour-*agapé* y est également présent,

⁴ V. *ibid.*, p. 49.

⁵ « Destarte, enfim, conformes já as fermosas / Ninfas cos seus amados navegantes, / Os ornam de capelas deleitosas / De louro e de ouro e flores abundantes. / As mãos alvas lhe davam como esposas ; / Com palavras formais e estipulantes / Se prometem eterna companhia, / Em vida e morte, de honra e alegria » (*Os Lusíadas*, *op. cit.*, p. 382).

⁶ « Pera do mundo a Deus dar parte grande » (*Ibid.*, p. 4).

mais pour évoquer son absence dans ce monde : « En ceux qui doivent aux pauvres l'amour de Dieu, au peuple la charité, il [Cupidon] ne voit que l'amour des charges et des richesses, sous un masque de justice et d'intégrité », IX, 28).⁷ La critique de la société où le poète vit est fort claire : elle dénature l'Amour, qui doit être expérience érotique, comme celle que le poète chantera plus loin dans son poème, mais aussi amour désintéressé de l'autre, un amour possédant une dimension sociale. C'est donc à travers ce même Amour que l'homme pourra atteindre la plénitude, que Nature et Culture pourront trouver une harmonie au sein d'une société idéale. Nous sommes devant une construction utopique, qui atteindra son apogée avec l'ascension que Vasco da Gama et ses hommes entreprendront de la « divine montagne », au sommet de laquelle « se dressait un riche édifice, tout de cristal et d'or pur et fin » (IX, 87).⁸ Ainsi se trouvent-ils sur une île dédiée à l'Amour, qui est aussi une île divine (« *ínsula divina* »), comme le poète le répète à plusieurs reprises : l'amour sensuel y est sublimé, dans un processus dont les étapes sont clairement marquées par la succession même des événements. En effet, l'union charnelle des marins et des nymphes précède leur accès à l'immortalité, leur ascension de cette montagne d'où ils jouissent d'une vision de l'univers proprement épiphanique.

Le destin humain, le voyage de l'homme à travers l'inconnu, n'apparaissent, en fin de compte, que comme une quête d'un paradis dont il ressent une nostalgie inguérissable. Contrairement à l'épisode biblique, l'homme a ici accès à la connaissance de la chair et de l'esprit, sans qu'il y ait dissociation des deux de par le péché originel et la chute punitive. C'est un homme débarrassé de la culpabilité chrétienne qui est montré ici, un homme qui a trouvé les Indes spirituelles en allant à la rencontre du monde réel, celui des sens, de la matérialité, qu'il a intégrés dans son horizon culturel. Le danger viendra d'une prépondérance de cette matérialité sur les forces de l'esprit, de cet attrait du pouvoir qui transformera le Portugal des Découvertes en Empire colonial. Le plaisir intense vécu par Gama et ses marins sur l'Île aux Amours a été possible grâce à cette liberté totale qui fut la leur pendant un bref espace de temps, hors de toute contingence matérielle. Les notions de guerre et de souffrance seront introduites plus tard par le récit que Téthys fera du futur de la nation portugaise, marqué par la prise de pouvoir sur les terres découvertes, la lutte pour s'arroger une place

⁷ « Vê que aqueles que devem à pôbreza / Amor divino, e ao povo caridade, / Amam somente mandos e riqueza, / Simulando justiça e integridade » (*Ibid.*, p. 360).

⁸ « Tomando-o pela mão, o leva e guia / Pera o cume dum monte alto e divino, / No qual uma rica fábrica se erguia, / De cristal toda e de ouro puro e fino » (*Ibid.*, p. 384).

dans la compétition pour dominer l'autre, tous les autres : le Portugal « s'en ira lui brûler bourgs, temples, demeures » (X, 16).⁹

Quelle que soit la hauteur prise pour la regarder, l'Histoire des hommes n'est en fin de compte que la sempiternelle réitération des mêmes conflits, des mêmes maux, des mêmes erreurs. La Paix et l'Amour en semblent exclus, même, ou surtout, lorsque l'on se prévaut de la défense de valeurs religieuses qui ne sont que des alibis : « je l'ai ouï dire de ces chrétiens sanguinaires, qu'ils ont écumé presque toute la mer, par vols, et violents incendies » (I, 79), dira Bacchus en guise d'accusation.

De ce mariage alchimique entre les fils de la Terre et les filles de la Mer naîtra une nouvelle race, projection imaginaire du désir d'un poète confronté à une patrie « en proie aux convoitises, à la rudesse d'une austère, morne et vile tristesse » (X, 145).¹⁰ Utopie et Histoire se répondent ainsi dans le cadre d'une iléité qui a pour centre le point de rencontre entre Orient et Occident, entre paganisme et christianisme. L'Amour est le lien qui permet cette rencontre (« il fait descendre les dieux sur la terre sans gloire, et monter les humains jusqu'au Ciel serein », IX, 20),¹¹ voulue par l'élément féminin, en l'occurrence Vénus, qui deviendra, au cours de cet épisode, où elle est représentée par Téthys, un avatar de Sophia, la sagesse universelle. Ainsi, « elle doit, par une grande prophétie, révéler à son hôte les secrets de la sphère où s'unissent des terres immenses et des mers inviolées » (IX, 86).¹² Ces secrets sont bien évidemment ceux du « système géocentrique » de Ptolémée, dont Gama aura une vision globale après avoir parcouru, en compagnie de son équipage et guidé par Téthys, un chemin difficile « à travers un bois sauvage, hostile, rebelle au passage de l'homme » (X, 76).¹³ Arrivés au bout, ils se trouvent « sur la haute cime, où s'émaillait une plaine d'émeraudes et de rubis tels qu'à les voir on eût cru fouler un sol divin. Là ils aperçoivent un globe suspendu en l'air, que la lumière éclatante traversait de part en part, si bien que son centre était aussi clairement visible que sa surface » (X, 77).¹⁴ Ce globe est composé de

⁹ « Mas queimar-lhe-á lugares, templos, casas » (*Ibid.*, p. 396).

¹⁰ « Não nos dá a pátria, não, que está metida / No gosto da cobiça e na rudeza / Duma austera, apagada e vil tristeza » (*Ibid.*, p. 448).

¹¹ « Os Deuses faz decer ao vil terreno / E os humanos subir ao Céu sereno » » (*Ibid.*, p. 358).

¹² « Pera lhe descobrir da unida esfera / Da terra imensa e mar não navegado / Os segredos, por alta profecia » (*Ibid.*, p. 384).

¹³ « um mato / Arduo, difícil, duro a humano trato » (*Ibid.*, p. 420).

¹⁴ « Não andam muito que no erguido cume / Se acharam, onde um campo se esmaltava / De esmeraldas, rubis, tais que presume / A vista que divino chão pisava. / Aqui um globo vêem no ar, que o lume / Claríssimo por ele penetrava, De modo que o seu centro está evidente, / Como a sua superfície, claramente » (*Id.*).

plusieurs orbes,¹⁵ la perfection de l'ensemble laissant Gama plein « d'admiration et de désir » (X, 79) – admiration envers l'Univers et son Créateur, que le poète désigne comme « l'Archétype », désir de la connaissance qui élève l'homme au-dessus de sa condition.

Au-delà de cet Univers si parfait qui se dévoile aux yeux du grand capitaine, se trouve en effet le mystère essentiel, celui qui entoure son Créateur, dont Téthys, de son propre aveu, ne participe pas : « Tu vois ici la grande machine du Monde, éthérée et élémentaire, telle que la fabrika le haut et profond Savoir auquel n'est assigné ni principe ni terme. Dieu est Celui qui entoure ce globe rond et sa surface si polie : mais ce qu'est Dieu, nul ne le comprend, car le génie humain ne peut monter si haut » (X, 80).¹⁶ La soumission des dieux à une entité qui les dépasse est soulignée dans les strophes suivantes, où l'Empyrée est dit abriter les âmes pures, celles des vrais immortels : « Ici, seuls siègent les vrais, les glorieux immortels, car moi, Saturne et Janus, Jupiter et Junon, engendrés par la fable, nous fûmes créés par l'imagination aveugle des mortels. Nous servons seulement à inspirer des vers harmonieux » (X, 82).¹⁷

Ces vers constituent probablement une prudente remise en ordre et clarification du sens de la présence et du poids de la mythologie païenne dans *Les Lusíades*, destinées à rassurer les censeurs du Saint Office. Ils s'intègrent dans l'économie du récit épique dans la mesure où l'initiation que Gama vient de subir lui permet justement de faire la part des choses et de voir la vérité derrière les pièges de l'illusion : la victoire sur l'élément aquatique, précédant celle sur l'élément terrestre (les bois denses et sauvages qu'il a dû traverser avant de parvenir au sommet de la montagne), ouvre sur la victoire intellectuelle et spirituelle sur cet élément éthéré qu'est l'air (le globe est suspendu en l'air) et sur le feu, celui qui illumine le globe et permet sa vision par le navigateur, enfin libéré des ténèbres où sa condition humaine le plongeait. De l'eau des origines, en passant par la terre, milieu naturel de l'homme, il s'élève dans la légèreté de l'air et le feu purificateur, d'où jaillit la lumière. Ce processus de sublimation, qui obéit à la théorie des quatre éléments en cours à l'époque de Camões, lui permet d'accéder, pour un temps, à un âge d'or mythique où les hommes vivent dans la compagnie des dieux et participent de leur liberté et de leur clairvoyance.

¹⁵ Camoëns aurait puisé les renseignements sur ce système dans le *Traité de la sphère* (1537), du mathématicien Pedro NUNES (V. *ibid.*, p. 552).

¹⁶ « Vês aqui a grande máquina do Mundo, / Etérea e elemental, que fabricada / Assi foi do Saber, alto e profundo, / Que é sem princípio e meta limitada. / Quem cerca em derredor este rotundo / Globo e sua superfície tão limada, É Deus : mas o que é Deus, ninguém o entende, Que a tanto o engenho humano não se estende » (*Ibid.*, p. 422).

¹⁷ « Aqui, só verdadeiros, gloriosos / Divos estão, porque eu, Saturno e Jano, / Júpiter, Juno, fomos fabulosos, / Fingidos de mortal e cego engano. / Só pera fazer versos deleitosos / Servimos » (*Id.*).

La montagne reste le lieu par excellence de cette sublimation des passions terrestres. Elle a ses « racines » dans les profondeurs de la terre, là où le bouillonnement infernal des origines perdure ; à son sommet, c'est la vision de la perfection de l'univers créé, ainsi que celle du temps dans son devenir, qui s'ouvrent à celui qui entreprend son ascension. L'élévation de l'endroit, véritable *Axis Mundi*, seule permet cette vision d'ensemble de ce qui est naturellement dispersé, et signe l'existence d'une réalité autre, interdite à la compréhension humaine (et à celle des dieux païens). La beauté paradisiaque des vallons où eurent lieu les ébats entre marins et nymphes était en fait un avant-goût, mais encore perçu comme réalité fragmentaire, de cette perfection hors du temps et de l'espace, synonyme d'unité, de totalité, que le regard de l'homme n'est, en principe, pas à même d'embrasser. L'île est cet endroit symbolique où l'autre côté du monde peut être appréhendé globalement par un être humain élevé au-dessus de ses limites, découvrant sa propre essence en découvrant celle du monde (« L'île est une croissance ontologique de l'être », écrit Éric Fougère dans son ouvrage sur *Les voyages et l'ancrage*¹⁸, elle désigne donc toujours quelque chose au-delà d'elle-même).

Endroit limite, frontière entre deux mondes, métaphore d'un désir de perfection originelle, l'île est le lieu de rencontre de l'Histoire et du Mythe, rencontre qui est la matière même des *Lusiades*. Elle est également le lieu de la nostalgie, qui naît avec l'achèvement de ce que l'on a si intensément désiré réaliser ; c'est ainsi qu'elle se situe sur le voyage de retour, et permet la transformation de la mélancolie en connaissance, cet objet d'un désir jamais assouvi de l'esprit humain. Comme nous l'avons déjà référé, l'Amour, « feu immortel » (IX, 42), sera l'agent de cette transformation, de cette ascension vers l'unité, manifestation ultime de la pensée pure, inaccessible, de l'Archétype – il nous est facile de déceler ici l'influence des néoplatoniciens sur Camoëns, poète de la Renaissance. Comme le fait justement remarquer Eduardo Lourenço,¹⁹ il a pu en effet puiser certains éléments, pour ce qui est de la thématique de l'amour, chez le néoplatonicien Léon l'Hébreu, et sa *Métaphysique de l'Amour* (1535). L'Amour y est la *réalité première*, Dieu, sa manifestation seule permettant d'appréhender Son essence. Il s'agit véritablement d'une théologie de l'Amour, d'origine néoplatonicienne certes, mais mâtinée de judaïsme. Chez cet auteur, les dieux gréco-latins correspondraient en fait au *monde des idées* platonicien.

¹⁸ Éric FOUGERE, *Les voyages et l'ancrage*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 138.

¹⁹ V. Eduardo LOURENÇO, *Poesia e Metafísica*, Lisboa, Sá da Costa, 1983, p. 51-67.

Grâce à l'Amour, l'**anabase** du héros, Vasco de Gama, tout comme celle des Portugais, héros collectif, culminera donc dans une *épiphanie*, rendue possible par le contact entre la terre et le ciel, l'immanence et la transcendance. Éros a ainsi vaincu Thanatos à travers un rite libérateur qui a permis l'extase subséquente, cette vision d'un monde dont la perfection sphérique rappelle le monde des idées de Platon, tout en s'inspirant de la cosmologie de Ptolémée. Le voyage de Gama en Orient aura ainsi été un voyage initiatique qui trouvera son accomplissement, non pas en Inde, mais sur cette Île aux Amours, avatar de celle d'Avallon, « lieu où l'homme est susceptible de subir une transformation radicale, devenant un homme nouveau, éveillé à son essence immortelle ». ²⁰ Amour et Connaissance y auront été à sa portée, à travers une initiation *erotico-mystique* qui culminera avec la contemplation de ce que Marsile Ficin (1433-1499) appelait déjà la Machine du Monde, image manifestée de l'Amour suprême. C'est Vénus, archétype de la Beauté absolue, née de l'eau primordiale, qui aura rendu cela possible : Camoëns nous apparaît ainsi comme un auteur clairement immergé dans la pensée de son temps, plus précisément dans celle des néoplatoniciens.

De par l'union mystique, le mariage alchimique des principes Masculin et Féminin, la victoire de la Connaissance sur les ténèbres de l'ignorance aura été totale. Un âge nouveau peut donc commencer, que le voyage de Vasco de Gama inaugure et que le poète annonce. Cet épisode de l'Île aux Amours apparaît ainsi comme un moment particulièrement euphorique dans le cadre d'un poème où les moments « disphoriques » sont nombreux, justifiés par l'action contraire de Bacchus, mais aussi par le « desconcerto do mundo », le « désaccord du monde », et surtout celui du Portugal, où le poète tente de survivre au milieu de l'indifférence générale et de l'ingratitude du pouvoir. Il clôt le voyage en quête des Indes, devenu voyage archétypal, celui de la recherche d'un Paradis perdu, trouvé ici en haut d'une montagne, au centre d'une île située au milieu des eaux primordiales – conscience émergeant du magma de l'inconscient, révélation surgissant au milieu des ténèbres. Le voyage aboutit donc à une métamorphose, à un renouveau, à travers une hiérogamie, où Éros permet l'accès à une gnose, réalisée sur ce microcosme qu'est l'île, mise en abyme du macrocosme, dont la représentation sphérique de la « machine du monde » est elle-même mise en abyme, dans une série d'emboîtements qui trouvent leur limite dans la lumière infinie et invisible de Dieu.

²⁰ Ana Maria BINET, « Voyage(s) vers les Îles Fortunées » in *Les Îles atlantiques : réalités et imaginaire*, Université de Rennes 2, 2001, p. 231.

Avec *Les Lusiades*, nous plongeons ainsi dans l'univers culturel de la Renaissance, dans une époque qui a justement réactualisé le mot **apothéose**, emprunté au latin *apotheosis*, « déification », ce moment où le héros est reçu parmi les dieux, généralement après sa mort. Vasco de Gama, héros hors normes, représentant un peuple qui « a donné des mondes au Monde », n'a pas, dans ce poème, eu besoin d'attendre la mort pour bénéficier de la compagnie des dieux – Camoëns, en revanche, n'a reçu le prix de son talent que bien après qu'il ait traversé le Léthé, le fleuve de l'oubli. Devenu héros, parmi les plus grands, dans l'histoire des Lettres portugaises, sa vie peut se résumer en reprenant ses propres mots : « A ma vie ne manque ni l'honnête étude, de pair avec une longue expérience, ni le savoir-faire, dont vous verrez ici la preuve, toutes choses qui ne se trouvent que rarement ensemble » (X, 154).²¹ Un autre héros des Lettres portugaises, que la renommée a également oublié pendant sa vie, a pris dans *Les Lusiades* le flambeau qui illuminerait sa vision du mariage de l'Histoire et du Mythe. A propos du découvreur de la route maritime des Indes, Fernando Pessoa (1888-1935) a écrit, dans un poème intitulé *Ascension de Vasco de Gama* :

« Les Dieux de la tourmente et les géants de la terre
 Suspendent soudainement leur guerre remplie de haine
 Et regardent, ébahis. La vallée qui donne accès au ciel
 Se remplit de silence, pour laisser passer, dans l'ondoiement des voiles
 [de la brume,
 D'abord un mouvement, et puis une apparition.
 Lorsqu'elle passe, ils perçoivent les peurs qui l'encadrent, épaulement contre
 [épaule,
 Tandis qu'au loin, sur son sillage, ils entendent les rugissements des
 [nuages qui se déchirent en éclairs.

En bas, là où se trouve la terre, le pâtre se fige, la flûte
 Tombe de ses mains, et, dans une extase, il voit, à la lumière de mille
 [éclairs,

²¹ « Nem me falta na vida honesto estudo, / Com longa experiência misturado, / Nem engenho, que aqui vereis presente, / Cousas que juntas se acham raramente » (CAMOËNS, *Les Lusiades*, *op. cit.*, p. 450).

Le ciel ouvrir sa profondeur abyssale pour laisser passer l'âme de [l'Argonaute] ». ²²

Contrairement à la clarté joyeuse et triomphante de l'apothéose de Vasco de Gama, telle qu'elle fut chantée par Camoëns, celle que Fernando Pessoa imagine est pleine de bruit et de fureur, faisant naître l'effroi face à une Nature torturée par les luttes des dieux, dans une atmosphère apocalyptique. Elle nous rappelle que la révélation peut être vision de l'abîme, celui d'un ciel qui n'apparaît plus à l'homme contemporain sous les couleurs radieuses avec lesquelles le grand poète épique de la Renaissance portugaise l'a peint dans son oeuvre, qui est le véritable « trésor du Lusitanien », selon les mots de Cervantès.

Ana Maria BINET – Université Michel de Montaigne- Bordeaux III

²² « Os Deuses da tormenta e os gigantes da terra / Suspendem de repente o ódio da sua guerra / E pasmam. Pelo vale onde se ascende aos céus / Surge um silêncio, e vai, da névoa ondeando os véus, / Primeiro um movimento e depois um assombro. / Ladeiam-no, ao durar, os medos, ombro a ombro, / E ao longe o rastro ruge em nuvens e clarões // Em baixo, onde a terra é, o pastor gela, e a flauta / Cai-lhe, e em êxtase vê, / à luz de mil trovões, / O céu abrir o abismo à alma do Argonauta » (Fernando PESSOA, *Mensagem*, Lisboa, Atica, 1967, p. 69).